



Lichao Zhu

Université Paris Cité
France

 <https://orcid.org/0000-0003-4432-0236>

La polylexicalité en chinois : double perspective phonique et scripturale

Polylexicality in Chinese: a double phonic and scriptural perspective

Abstract

Our paper tackles the *polylexicality* which is based on data on the phonics and the writing of the Chinese language. By dissociating the writing and phonics of Chinese, we have conducted formal and stratified analyses of these two aspects. By means of the triple articulation of language, we have shown the interdependence of different articulations of language and the ambivalence of the Chinese lexical unit in its form and function.

We have revealed that the *frozenness* and the *polylexicality* are omnipresent in the Chinese language, from phonics to combinatorics, and that modern standard Chinese is doubly articulated in both phonics and writing, which explains the gestalt perception of this language and the specific content of the mold which is the lexical unit. We have also drawn on the principle of linguistic economy to clarify certain basic linguistic concepts that are problematic for the Chinese language, such as *morpheme*, *grapheme*, *word*, etc.

Keywords

Chinese phonics, Chinese writing, polylexicality, frozenness, triple articulation of language, lexical unity, linguistic economy

Introduction

La polylexicalité, étudiée dans plusieurs travaux importants (Gross, 1996; Mejr, 1997; 1999, 2004 [dir.]), met en évidence l'ambivalence de la forme du signifiant et la plurivocité des séquences figées: « La polylexicalité, contrairement

à l'unilexicalité, rattache le sens nouveau à plusieurs mots ; ce qui se traduit dans la polysémie d'un mot simple par une superposition de significations rattachées au même signifiant se trouve, dans les SF¹, exprimé par l'adjonction d'un nouveau signifié global aux signifiés de départ » (Mejri, 1997 : 594). Si l'unité lexicale² « pomme de terre » tient son unicité en ce qu'elle représente un seul concept et signifié, elle est *plurielle* dans sa forme lexicale, composée de trois mots-formes : « pomme », « de », « terre ». Ces trois formes lexicales, qui, respectivement, représentent un signifié lié au concret (« pomme » et « terre ») ou à l'abstrait (la préposition « de »), font émerger une nouvelle unité lexicale, unité fonctionnelle de la troisième articulation du langage³ (Mejri, 2018a, 2018b, 2023 ; Mejri & Mizouri, 2023 ; Mejri & Zhu, 2023)⁴.

Pendant, cette notion, universelle, se matérialise différemment d'une langue à l'autre. Dans la plupart des langues morpho-phonographiques où les interconnexions de la première et de la deuxième articulation ne soulèvent pas de problèmes particuliers dont, par exemple, la biunivocité entre les unités de la première articulation et celles de la deuxième pour la majorité des unités, l'unicité identifiable⁵ dans les deux articulations, etc. Or, ces problèmes se posent dans des langues isolantes telles que la langue chinoise⁶. Dans cet article, nous envi-

¹ SF = séquence figée.

² Le terme « unité lexicale » est préféré au terme « mot » qui est lui-même quelque problématique (Martinet, 1970 ; Mortureux, 1997 ; Neveu, 2011 ; Polguère, 2016 ; Mejri, 2009 ; 2018b).

³ La théorie de la troisième articulation du langage part du point de vue de l'encodeur. La première articulation : la 2^e articulation du langage d'André Martinet ; la deuxième articulation : la première articulation (Mejri, 2016). La troisième articulation du langage est constituée des *unités lexicales* qui ont une *compétence grammaticale* : « Il manque à l'analyse, en termes de double articulation du langage, au moins une autre articulation apportant au système une nouvelle pertinence qui n'existe pas dans les deux articulations de niveau inférieur, avec évidemment une unité propre comportant une nouvelle caractéristique qui véhicule une nouvelle puissance sémiotique, [...] » (Mejri & Mizouri, 2023 : 25). Ils précisent : « Dit en d'autres termes, la première se charge du phonologique, la deuxième du sémantique et la troisième du grammatical. » (*ibid.*, 66).

⁴ Nous remercions Salah Mejri pour les échanges passionnants et éclairants au sujet de la langue chinoise et de l'universel du langage. Nous lui devons les assises méthodologiques et théoriques de nos analyses.

⁵ La polylexicalité ne contrevient pas à l'unicité des unités lexicales. Dans nombre de langues indoeuropéennes, le processus des séquences polylexicales peut s'opérer de deux manières : un processus d'identification formelle qui vise à dégager les unités formelles identifiables, qui, grâce aux espaces et autres symboles de césure, peuvent être séquencées individuellement ; un processus d'identification sémantique visant à dégager l'unicité selon la monolexicalité ou la polylexicalité de l'unité lexicale, qui, au demeurant, correspond à l'unicité et à l'identifiabilité du signifié.

⁶ Dans cet article, la langue chinoise désigne le « chinois standard » ayant comme le système phonologique du mandarin standard basé sur le dialecte de Pékin, et le système d'écriture millénaire comme le hanzi (汉字/漢字), simplifié ou traditionnel, issu de plusieurs importantes réformes de

sageons de procéder à une analyse détaillée en synchronie de la phonie et de l'écriture chinoises. Nous discuterons de certains concepts clefs en linguistique générale matérialisés dans cette langue, avant d'aborder les unités de la troisième articulation et le rôle primordial de la polylexicalité dans les articulations de la langue chinoise.

1. La phonie du chinois

1.1. Phonèmes de la langue chinoise

L'unicité de la phonologie chinoise porte sur la syllabe, au lieu du phonème. Viviane Alleton (2002 : 11) observe : « Sur le plan phonologique, l'unité essentielle est, en chinois, la syllabe. [...] le chinois fait partie des langues dites syllabiques. On peut certes analyser les mots chinois en phonèmes comme ceux de n'importe quelle autre langue, mais l'organisation de la syllabe est un élément essentiel de toute description ». Le chinois est également une langue tonique⁷ qui dispose de quatre tons mélodiques et un ton neutre⁸. Par exemple, *ma* « le cheval⁹ » est composé d'une initiale consonantique /m/ et d'une finale¹⁰ vocalique /a/ et d'un ton descendant et montant. Chaque syllabe de la langue chinoise correspond à un caractère chinois¹¹. Cependant, du point de vue de l'encodeur, pour chaque syllabe tonique hors du contexte discursif, il n'est pas envisageable d'associer la syllabe à un caractère chinois précis, de par la plurivocité entre un son et ses possibles réalisations scripturales. Par exemple, la syllabe tonique li2 correspond

modernisation depuis le début du siècle dernier. Les sinogrammes sont présentés en *pinyin*, transcription phonique romanisante, avec leur sens principal et sous leur forme simplifiée et leur forme traditionnelle correspondante, s'il y en a.

⁷ Au sujet du ton, Martinet (1967 : 85) remarque : « dans une 'langue à tons', un mot ou un monème n'est parfaitement identifié que si l'on a dégagé ses tons aussi bien que ses phonèmes ».

⁸ Le premier ton : le ton plat (ˊ) ; le deuxième ton : le ton montant (ˊ) ; le troisième ton : le ton descendant et montant (ˇ) ; le quatrième ton : le ton descendant (ˋ). Le ton neutre n'est pas marqué phonologiquement.

⁹ La langue chinoise n'a pas d'articles définis et indéfinis. Pour une meilleure compréhension en français, nous traduisons les caractères chinois en respectant la norme syntaxique française et en restituant la littéralité de leur sens premier ou prépondérant.

¹⁰ Une finale peut être constituée d'une voyelle, d'une prévoyelle ou d'une postvocalique (Alleton, 2002).

¹¹ Le caractère chinois désigne le sinogramme qui est l'unité de base de l'écriture chinoise.

à quelques dizaines de réalisations graphiques qui, chacune, accède à un sens différent. De plus, le nombre d'opérations de concaténation de phonèmes est souvent très restreint, car un caractère chinois ne correspond qu'à une seule syllabe composée ou non composée. Par exemple, l'énoncé « il fait beau aujourd'hui » peut être traduit par le schème syllabique suivant :

Jin (tɛin) tian(t^hiɛn) tian(t^hiɛn) qi (tɛ^hi) bu (pu) cuo(ts^huo) (non tonique)
 Jin1 tian1 tian1 qi4 bu2 cuo4 (tonique)

On y identifie 6 syllabes qui correspondent à 6 caractères chinois, mais seulement 3 unités lexicales :

Jintian tianqi bucuo (en unité lexicale : aujourd'hui, le temps, pas mal)

Il est à noter qu'individuellement, les phonèmes du chinois ont moins de poids par rapport à ceux d'une langue morpho-phonographique, car ils ne se matérialisent pas en graphie. Par conséquent, on ne peut pas identifier à partir d'un phonème chinois – mis à part quelques interjections qui ont souvent un ton neutre – sa réalisation morphologique, sa fonction lexicale ou syntaxique. Par ailleurs, il n'y a aucun rapport entre le nombre de phonèmes prononcés et le nombre de graphèmes correspondants (voir §3).

1.2. La syllabe et le ton : double articulation de la phonie chinoise

Certes, la production orale de la langue chinoise est constituée de phonèmes, mais chaque occurrence d'un phonème dans une syllabe différente est singulière et n'est valable que dans celle-ci, dictée par la fonction de signifier du sinogramme correspondant. Dans l'exemple ci-dessus, la voyelle /in/ dans /tɛin/ ne joue aucun autre rôle que celui de participer à la réalisation phonique de la syllabe, qui, elle, constitue l'unité de segmentation de base de l'énoncé du chinois, qui est fortement contrainte par l'écriture, comme le remarque Charles Le Blanc (1982 : 24) : « La phonétisation de l'écriture par les complexes phoniques ne conduisit pas en Chine, comme au Moyen-Orient puis en Europe, à l'abandon de l'écriture idéographique au profit de systèmes consonantiques et alphabétiques, mais à un raffinement du système idéographique qui lui permit une plus grande précision dans l'expression des idées (générique + spécifique) et l'habilité à noter les prononciations ». La preuve en est que lorsque l'on concatène les phonèmes en dehors du schème syllabique du chinois, la langue ne peut plus respecter le principe de

l'économie linguistique (Martinet, 1970), alors que ceci ne pose nettement moins de problème au français :

j(ɬɛ) in(in) t(t^h) i(i) an(ɛn) t(t^h) i(i) an(ɛn) q(tɛ^h) i(i) b(p) u(u) c(ts^h) u(u) o(ɔ)
i/i/ l/l/ f/f/ ait/e/ b/b/ eau/o/ au/o/ j/ʒ/ ou/u/ r/r/ d/d/ u/ʏ/ i/i/

Par conséquent, il y a un double mouvement articulatoire au sein de la première articulation de la langue chinoise : le premier, l'articulation *intra-syllabique*, celui de phonèmes pour constituer une syllabe de la langue : la langue chinoise disposant de 21 consonnes et de 38 voyelles et 4 tons mélodiques n'a que *de facto* 404 syllabes à tons mélodiques (San, 2007), tandis que $21 \times 38 \times 4 = 3\,192$ réalisations syllabiques possibles s'offrent à la langue chinoise ; le second, l'articulation *inter-syllabique* pour produire un énoncé : une fois les syllabes constituées, la langue chinoise s'articule comme la plupart des langues morpho-phonographiques mais à base de syllabes.

Néanmoins, le trait discret du chinois qui est le ton constitue un obstacle à la première articulation : celui de l'homophonie parfaite (la même syllabe et le même ton). Comment s'assurer que le *jin* dans « jin (ɬɛn) tian(t^hiɛn) » (jin1, tian1, 今天, aujourd'hui) n'est pas le *jin* dans « jin (ɬɛn) bi(pi) » (jin1 bi4, pièce en or), puisqu'il s'agit de la même syllabe, d'autant plus que « le ciel en or » (jin1, tian1, 金天) pourrait être envisagé (par exemple, dans l'imaginaire poétique) ? C'est là que l'on mesure l'importance du rôle de l'écriture, car cette dernière aide à discriminer les homophones parfaits. De surcroît, les unités lexicales sont constituées par un nombre limité de combinaisons syllabiques, qui « valident » et « invalident », *a posteriori* et à l'aide du contexte, des schèmes syllabiques hypothétiques. En l'occurrence, l'opération peut se faire comme suit :

1. jin : une trentaine de réalisations sinogrammiques possibles
2. jin1 : moins de dix candidats
3. jin1 tian1 : deux possibilités (aujourd'hui, ciel en or)
4. jin1 tian1 tian1 qi4 bu2 cuo4 : la concaténation des segments « jin1tian1 », « tian1qi4 » et « bu2cuo4 » correspondant à chacune à une unité lexicale valide le sens « aujourd'hui » de « jin1tian1 ».

1.3. La syllabe en tant qu'unité de la première articulation du chinois

Le schéma d'articulation que l'on doit à Martinet se base sur une articulation à partir d'unités minimales. Ainsi, les phonèmes qui sont les unités minimales de la phonie sont également des unités minimales de l'articulation de la parole.

Mais cette équivalence (unité minimale de la phonie = unité d'articulation) n'est pas valable pour la première articulation du chinois qui est doublement articulée. En effet, il y a lieu de poser la question suivante : la syllabe est-elle une unité de la première articulation du chinois, même si elle n'est pas l'unité minimale de la phonie ? La réponse est positive pour le chinois, car la syllabe est pertinente et permet à l'articulation de se produire.

Jean-Adolphe Rondal (2019 : 95¹²) avance l'idée que « ce qui caractérise véritablement le langage des humains modernes correspond à trois choses : 1. Une parole articulée basée sur la syllabe. 2. Une morphosyntaxe composée d'une morphologie grammaticale élaborée et d'une organisation syntaxique complexe. 3. Une capacité textuelle ». En effet, La syllabation est l'opération de base pour que l'articulation amorce dans la première articulation du chinois, car chaque syllabe chinoise prononcée accède à une série de réalisations graphiques et donc à des sens éventuels.

2. L'écriture : la deuxième articulation de la langue chinoise

2.1. Les graphèmes et les morphèmes du chinois existent-ils ?

Le déficit du système phonologique du chinois est tel qu'au début du siècle dernier, des intellectuels chinois s'en prenaient à la complexité du système d'écriture de la langue pour ensuite entamer des réformes de modernisation (Alleton, 2008). Ce fait historique en dit long sur la prépondérance de l'écriture du chinois par rapport à sa phonie.

La genèse du chinois est indéniablement idéogrammique. L'image que cette langue donne est stéréotypique au point que les non-initiés la prennent pour le véritable fonctionnement de cette langue. Mais la langue chinoise standard de nos jours comporte en réalité assez peu d'idéogrammes absolus. La standardisation de l'écriture et le traitement typographique et informatique rendent souvent caduque l'iconicité qu'entretient la graphie et son sens. Catach (1979 : 29) considère ceci à ce sujet : « La tendance actuelle est de parler pour le chinois d'une écriture non pas idéographique, ni logogrammique, mais, pourrait-on dire, 'morphémogrammique', la notation du morphème étant dans ce cas globale, non analysable en unités plus petites ».

¹² Cité par Mejri & Mizouri (2023 : 25).

Les linguistes chinois proposent deux types de catégorisation des caractères chinois (Chen, 2005) :

- Le premier se base sur *la fonction* du caractère : les caractères ont trois fonctions : la fonction idéogrammique (表意, biao3yi4, exprimer, le sens) : le caractère 明 (ming2, lumineux) qui est composé des caractères 日 (ri4, le soleil) et 月 (yue4, la lune) ; la fonction idéo-phonogrammique 意音 (biao3yin1, le sens, le son) : le caractère 推 (tui1, pousser) est composé de la clef 扌 (la main) et le caractère 隹 (zhui1, oiseau à queue courte) et la fonction phonogrammique (表音, biao3yin1, exprimer, le son) : le caractère 狮/獅 (shi1, le lion) a le même son que 师/師 (shi1, l'enseignant), sa composante graphique ;
- Le second se base sur la genèse des caractères (六书/六書 (liu6shu1, six façons d'écrire)) qui est décrite dans des ouvrages littéraires et lexicographiques de la dynastie Han de l'Est (environ 100 J.C.). De nos jours, les linguistes distinguent cinq types des caractères du chinois standard 象形 (xiang4xing2, se ressembler, la forme) : le caractère 龟/龜 (gui1, la tortue) est dérivé de 龜, 指事 (zhi3shi4, désigner, la chose) : 刃 (ren4, la lame) est composé de 刀 (dao1, le couteau) et un trait ' qui signifie la lame du couteau, 会意/會意 (hui4yi4, interpréter, le sens) : 歪 (wai1, penché) est composé de 不 (bu4, ne...pas) et 正 (zheng4, droit), 形声/形聲 (xing2sheng1, la forme, le son) : 湖 (hu2, le lac) doit sa phonie à sa composante 胡 (hu2, la moustache)¹³, 转注/轉註 (zhuan3zhu4, dériver, le cognat) : le sens de 受 (shou4, donner) est transféré à 授 (shou4, octroyer) (la dérivation sémantique selon la ressemblance graphique).

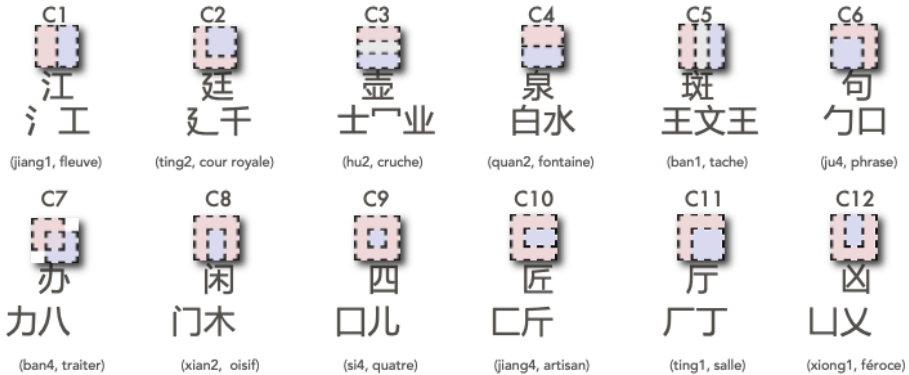
En effet, les notions de « graphème » et de « morphème » (« monème » pour André Martinet [1970]) telles qu'elles sont définies pour les langues indo-européennes ne conviennent tout à fait au chinois. Le graphème qui est défini comme étant « un signe de substitution du phonème à l'écrit, autrement dit comme l'unité minimale de transcription du phonème » (Neveu, 2011 : 179) n'est pas valable pour le chinois. Saussure, cité par Nina Catach (1979 : 48), déclare : « Pour le Chinois, [...], l'idéogramme et le mot parlé sont au même titre des signes de l'idée : pour lui, l'écriture est une seconde langue [...] les mots chinois de différents dialectes qui correspondent à une même idée s'incorporent également bien au même signe graphique ».

¹³ Plus de 65% des caractères chinois sont des caractères « 形声/形聲 » qui fonctionnent comme des phonogrammes (Hu *et al.* 2013).

Le caractère chinois est constitué de *traits*¹⁴ qui sont tracés dans un carré virtuel et respectent un certain ordre de tracés. Douze principales compositions du carré englobent l'ensemble des réalisations graphiques des caractères chinois.

Figure 1

Compositions du caractère chinois inspirées du dictionnaire en ligne Zdic¹⁵.



Comme le démontre Figure 1, les traits sont placés à l'intérieur d'un carré selon une composition graphique précise. Par exemple, C₁ formalise une structure gauche-droite dans laquelle la partie gauche est souvent une clef¹⁶ qui sert à catégoriser graphiquement les caractères dans un dictionnaire, dont la plupart ont également une fonction signifiante : « on leur attache par commodité le sens qu'ils ont dans ce cas, en tant que mots » (Alleton, 2012 : 43). Le caractère 马/馬 (ma3, le cheval) est une clef¹⁷ dans 骑/騎 (qi2, chevaucher, pédaler), 驴/驢 (lǘ¹⁸2, l'âne), 驶/駛 (shi3, conduire) qui respectent la C₁ et ont un lien direct ou indirect avec le concept de « cheval ». Les composantes graphiques d'un caractère ne

¹⁴ Les traits sont des « segments de droite, plus ou moins allongés, tracés chacun d'un seul mouvement » (Alleton 2008 : 37). Il y a 8 traits fondamentaux donnant lieu à des variantes qui servent de base d'écriture de tous les caractères chinois.

¹⁵ <https://www.zdic.net/zd/ids/>, consulté le 26 septembre 2024.

¹⁶ Nombre de clefs sont des formes dérivées de sinogrammes ont une fonction : la clef « 木 » (le bois) est présente dans la partie gauche de 树/樹 (shu4, l'arbre), 林(lin2, la forêt), 杉(shan1, le cyprès), la clef « 氵 » (eau, forme dérivée de « 水 ») est présente dans la partie gauche de 江(jiang1, le fleuve), 河(he2, la rivière), 湖(hu2, le lac), etc. Le dictionnaire de caractères de Kangxi (1716) en dénombre 214.

¹⁷ Il est à noter que lorsqu'une clef est dérivée d'un caractère chinois, sa forme change. Par exemple, la clef 氵 dans 江(jiang1, le fleuve) est dérivée du caractère 水(shui3, l'eau) ; la clef 忄 est dérivée du caractère 心(xin1, le cœur) ; etc.

¹⁸ La voyelle « ü » se prononce comme /y/ en français.

sont pas prononçables. Bien que le caractère 骑/騎 (qi2, chevaucher, pédaler) soit composé de 马/馬 (ma3, le cheval) et 奇 (qi2, étrange), la concaténation *马奇/馬奇 en tant que deux caractères séparés ne font pas partie du lexique du chinois. Le caractère 骑/騎 n'aura une correspondance phonique que lorsque tous les tracés sont réalisés.

Au même titre, le morphème défini comme « la plus petite unité porteuse de signification qui soit segmentable [...] Le morphème est donc une entité linguistique réunissant à la fois un signifiant et un signifié, en deçà de laquelle il est impossible de descendre sauf à passer à un niveau d'analyse où ne se rencontrent que des unités dépourvues de signifié (les phonèmes), [...], le morphème, en tant que signe, pose nécessairement une relation biunivoque entre son et sens » (Neveu, *op. cit.*, 237) ou « forme phonétique qui a un sens » (Bloomfield, 1990) ne convient pas au chinois¹⁹. La clef du caractère chinois, qui remplit une fonction de classifieur sémantique comme certaines affixes, réunit certes un signifiant non segmentable et un signifié, mais elle ne correspond ni à une syllabe ni à un phonème. Quel est donc le morphème du chinois ? Il nous semble que l'appellation « morphémogrammique » de Catach (*op. cit.*) fournit des éléments de réponse. En effet, certains caractères chinois peuvent être à la fois un graphème, un morphème et une unité lexicale : 马/馬 (ma3, le cheval) est un graphème dans 骑/騎 (qi2, chevaucher, pédaler), un morphème dans 马厩/馬廄 (ma3jiu4, l'écurie) et une unité 马/馬 (ma3, le cheval)²⁰ ; d'autres sont de par leur graphique polylexicaux²¹ comme 休(xiu1, le repos) qui est composé de la clef 亻 (l'homme) et de 木 (l'arbre), dont le sens premier est « l'homme s'appuie sur un arbre » ; 腔 (qiang1, la cavité du corps) composé de la clef 月 dont le sens initial est la chair et de 空 (kong1, vide), etc.

2.2. La polylexicalité dans la deuxième articulation

Comme la première articulation, la deuxième articulation est également dou-blement articulée. D'abord, des composantes graphiques se combinent pour

¹⁹ Le « morphème » du chinois tout comme la « morphologie » du chinois existe. Mais cette affirmation se base sur deux prémisses : la première, le *morphème* et la *morphologie* tels qu'ils sont définis par la terminologie en linguistique pour les langues indo-européennes, basés sur les variations formelles du lexique, ne s'appliquent pas au chinois ; la seconde, le chinois, tout comme toutes les langues écrites du monde, a nécessairement une « morphologie » *lato sensu*, faute de quoi les unités ne peuvent pas se combiner.

²⁰ Voir §2.2.

²¹ Cf. §3.

composer le caractère. Par exemple, le caractère 庭 (yuan2, la cour) a trois composantes graphiques qui ont chacune un sens :

- composante 1 : 广 (guang3, clef-caractère²², vaste),
- composante 2 : 廴 (clef dérivée de la clef 彳, la longue marche),
- composante 3 : 壬 (ren2, le sens principal : le neuvième tronc céleste du cycle sexagésimal, système de numérotation chinois antique ; le sens premier, idéogramme, désigne une personne portant un poteau d'épaule²³).

L'addition de ces sens (« vaste » + « la longue marche » + « une personne portant un poteau d'épaule ») laisse entrevoir déjà une orientation sémantique. Ensuite,

- les composantes graphiques 2 et 3 composent le caractère 廷 (ting2, la cour royale)
- le caractère 廷 et la clef 广 composent le caractère 庭

Il est à remarquer qu'à chaque étape, les blocs graphiques ne se combinent pas nécessairement dans le sens linéaire. En effet, ils respectent les compositions graphiques présentées dans §2.1. Afin de l'illustrer, nous procédons par la décomposition du caractère en question : le caractère 庭 se décompose selon la structure enveloppante (C₁₁, voir Figure 1) en deux parties, tracées du haut à gauche (广) vers le bas à droite (廷), le caractère 廷 selon la composition C₂, tracé du haut à gauche vers le bas à droite (廴) et ensuite du haut vers le bas à droite (壬)²⁴.

Ainsi, le caractère 庭 est le résultat de deux opérations de combinaison lexicale, qui peuvent se formaliser en l'équation comme suit :

$$\text{庭} = C_{11}(\text{广}(C_2(\text{廴壬})))^{25}$$

Les compositions graphiques contribuent à l'acte de signifier, car les différentes compositions dans §2.1 traduisent chacune une pensée de langue de la langue chinoise, par exemple les compositions C₈, C₉ et C₁₀ sont des structures dites « enveloppantes » qui symbolisent un concept d'*enclos*, d'*encercllement*, d'*enfermement*, etc., comme les caractères 围/圍 (wei2, encercler), 囚 (qiu2, le prisonnier), 国/國 (guo2, le pays), etc.

²² Cette forme graphique existe à la fois en tant que caractère et clef que l'on nomme « caractère-clef ».

²³ 壬, 儻何也。上下物也, 中象人儻之 [notre traduction : 壬 (𠂇) est les charges sur les épaules. Les deux extrémités (du caractère) représentent les charges, le milieu la personne qui les porte] (XU Shen, « Shuowen Jiezi », vers 100 J.-C., le premier dictionnaire de caractères chinois).

²⁴ Le caractère peut encore se décomposer en 丿 et 士 selon la composition C₄, du haut vers le bas, mais nous ne comptabilisons pas cette étape étant donné le trait 丿 n'a pas de sens lexical.

²⁵ Nous l'avons présenté dans Zhu (2018a) avec moins de développement.

La démonstration que nous venons de faire prouve que la polylexicalité est présente dès les premiers stades de composition graphique du caractère chinois et que certains caractères chinois sont *de facto* une séquence figée. Les différentes composantes, que ce soit les clefs ou les caractères, signifient au sein du caractère, mais la somme de leur sens cède au sens *émergent* et *global* du caractère composé, ce qui ressemble fortement au fonctionnement du figement. De plus, chaque caractère doté d'une unicité graphique peut se combiner avec d'autres caractères pour soit composer une unité lexicale soit s'intégrer dans un schème syntaxique, car un caractère chinois est soit une unité lexicale (« caractère-unité »), soit un morphème (« caractère-morphème »²⁶), soit les deux en même temps (« caractère-unité-morphème »). Wu (2010 : 20) stipule : « [...] en chinois, l'unité de la langue ou l'élément formateur est un caractère, l'unité de la phrase un mot et l'unité du discours une phrase ». Reprenons l'exemple du caractère 庭. Il doit se combiner avec d'autres caractères pour former une unité lexicale, car il est un caractère-morphème et n'est pas autonome. C'est-à-dire, l'on ne peut pas former le syntagme *一个庭/一個庭 (yī ge ting, un, classificateur²⁷, la cour) contrairement au syntagme 一条鱼/一條魚 (yī tiāo yú, un, classificateur, le poisson) dont 鱼/魚 est un caractère-unité-morphème. En l'occurrence, 法庭 (fǎ ting, la cour de justice), 家庭 (jiā ting, la famille, le foyer), 庭院 (ting yuán, la cour intérieure), etc. sont des unités lexicales qui peuvent s'employer dans une phrase²⁸.

2.3. Le caractère chinois en tant qu'unité de la deuxième articulation

L'idée de la double articulation de l'écriture chinoise est notamment évoquée dans des travaux de François Sébastianoff (1995, 1999) dans une perspective fonctionnaliste, qui identifient tracés et compositions graphiques comme étant des unités minimales d'une double articulation. Mon hypothèse est que la langue chinoise, comme nous l'avons démontré, bénéficie de deux articulations qui sont chacune doublement articulées, et si la syllabe est l'unité de la première articulation, le caractère qui est sa correspondance scripturale est l'unité de la deuxième articulation.

²⁶ Cf. §2.2.

²⁷ Il y a une centaine de classificateurs en chinois qui font partie des déterminants, syntaxiquement indispensable pour déterminer les noms.

²⁸ Wu (2010 : 10) affirme que « [...] (l)le caractère est une unité graphique et sémantique, tandis que le mot est une unité purement sémantique. Un caractère peut composer un mot, mais un mot peut se composer également de deux ou de trois caractères, même plus, surtout en chinois moderne ».

L'une des réfutations que l'on peut formuler est que le sens émerge dès l'articulation intra-caractère : la plupart des clefs qui sont des graphèmes signifient, ainsi que les caractères qui deviennent des composantes d'autres caractères. Ne sont-ils pas des unités de la deuxième articulation ? La réponse négative à cette interrogation réside dans le principe de « l'économie linguistique » (Martinet, 1970). Ce principe stipule que la communication langagière respecte la loi du moindre effort. On peut le prouver par des tests de commutation et par la traduction de ces tests en chinois :

5. récep-teur / récep-tion / récep-tivité
6. 接收器 / 接待 / 接受性

Dans 6, le caractère 接 (jie1, réceptionner) est la base lexicale de ces variations morphologiques au même titre que « récep- » dans 5. Il est donc l'unité la plus économique pour représenter ce sème. En termes d'articulation, Martinet (*op. cit.*, 18) déclare : « chaque langue articule à sa façon aussi bien les énoncés que les signifiants ». De plus, la paronymie formelle en chinois révèle que les composantes graphiques telles que les traits ne sont pas pertinentes pour être des unités de la deuxième articulation.

7. 巳 (si4, le sixième tronc céleste du cycle sexagésimal), 己 (ji3, soi-même)
8. 戊 (wu4, le cinquième tronc céleste du cycle sexagésimal), 戌 (xu1, l'onzième tronc terre du cycle sexagésimal), 戌 (shu4, défendre), 成 (cheng2, achever)

Dans 7 et 8, même si les caractères se ressemblent dans chacun de ces exemples. Ces différences conduisent à aboutir à des caractères dont le sens n'a pas de proximité.

3. La troisième articulation du chinois

3.1. L'interdépendance faible entre la phonie et l'écriture chinoises

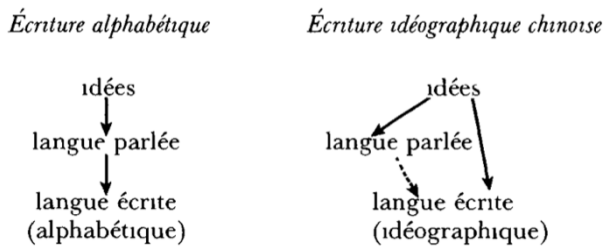
Étant donné l'homophonie parfaite²⁹ qui est intrinsèque à la phonie du chinois, la reconnaissance des syllabes de la chaîne de production orale du chinois ne

²⁹ Cf. §1.2.

peut pas se faire en se basant uniquement sur la combinaison des unités discrètes. Pour comprendre /la pisin_ et _uvɛʁt/, on peut éventuellement s'aider de la graphie, car dans une langue telle que le français, les deux articulations sont interdépendantes et la graphie transcrit la phonie, ce qui relève du principe de fonctionnement de cette langue morpho-phonographique (Martinet, 1992). Or, dans la langue chinoise, les deux articulations sont beaucoup moins interdépendantes que celles en français : l'écriture n'a pas la vocation de transcrire le son ; elle signifie de par sa forme.

Figure 2

Le Blanc (1982 : 24).



La comparaison dans Figure 2 montre que la phonie, qui est l'intermédiaire incontournable entre les idées et la graphie (l'alphabet) dans une langue alphabétique, ne l'est pas nécessairement dans une langue idéogrammique. En revanche, la phonie a nécessairement recours à la graphie pour la désambiguïsation, ce que confirme F. Sébastianoff (*op. cit.*, 115) : « Du point de vue de son emploi, cette écriture désambiguïse fort bien les monèmes écrits correspondant aux nombreux homophones d'une langue à prédominance monosyllabique ».

Cette faible interdépendance se manifeste également par le fait que les unités minimales de la phonie, les phonèmes, ne peuvent pas jouer de rôle sémantique dans la langue chinoise, contrairement au français. Par exemple, la voyelle /ɔ̃/ en français dans /tʁavajɔ̃/ (« travaillons ») désigne à la fois la personne (la première), le nombre (le pluriel), le temps (le présent) et le mode (l'indicatif), ce qui veut dire qu'à travers cette voyelle, le locuteur accède à une partie de sens logico-sémantique de la langue. Or, cette mise en relation n'est possible dans la langue chinoise qu'à partir de la syllabe. Le même raisonnement s'applique à l'écriture chinoise. Un caractère chinois, si signifiant soit-il, lorsqu'il fait partie graphiquement d'un autre caractère, perd son rôle d'unité articulatoire de la deuxième articulation. Dans la plupart des cas, on constate qu'un phonème chinois ne peut

être transcrit scripturalement, un graphème quant à lui ne peut disposer de son. Par exemple, le caractère 吃 (chi1, manger) composé de 口(kou3, la bouche) et de 乞(qi3, quémander) ne se prononce pas comme « kou3qi3 », et au sein de ce caractère, les caractères 口 et 乞 ne se prononcent pas.

3.2. La polylexicalité et le figement omniprésents

Comme nous l'avons montré dans §2.1 et §2.2, la polylexicalité émerge dès lors des blocs graphiques ayant un sens se combinent entre eux (l'articulation intra-caractère). Elle est omniprésente et primordiale dans la combinatoire. Par exemple, 干净/幹淨 (gan1, jing4, propre) se traduit littéralement par « sec » (干/幹) et « propre » (淨/淨), 电脑/電腦(dian4, nao3, l'ordinateur) par « l'électricité » (电/電), « le cerveau » (脑/腦), 吃力 (chi1, li4, pénible) par « manger » (吃) et « la force » (力), etc. Elle permet à certains caractères-morphèmes d'obtenir une autonomie d'emploi. Par exemple, 淨 (jing4, propre) ne pouvant s'employer seul s'il ne se combine pas avec d'autres caractères, la polylexicalité lui permet de déployer ses virtualités à travers l'unité 干净/幹淨. Le même raisonnement peut s'appliquer à la phrase. La phrase interrogative

你好吗/你好嗎? (Comment vas-tu?)

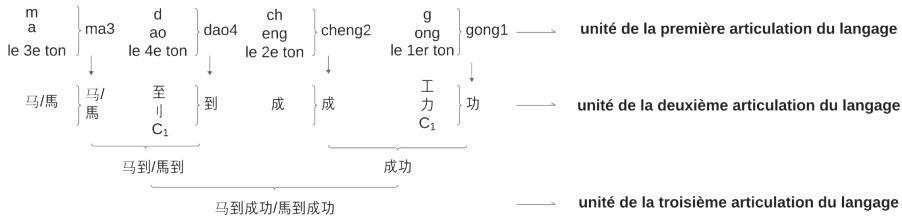
est formellement constituée de deux caractères-unités 你 (ni3, tu) et 好 (hao3, bien) et d'un caractère-morphème grammatical 吗/嗎 (ma, particule interrogative). Ces trois caractères polylexicaux sont respectivement décomposables en clefs et caractères : C₁(尔), C₁(女子), C₁(口马) / C₁(尔), C₁(女子), C₁(口馬); l'articulation inter-caractère se fait par la combinatoire des caractères, qui constituent des unités seuls, à deux, à trois, voire plus. Par conséquent, la polylexicalité est un continuum qui se manifeste tout d'abord au niveau intra-caractère, avant de se manifester sous la forme de la combinatoire au même titre que dans la langue française.

On observe également que le figement est l'un des principaux procédés de la combinatoire de la langue chinoise. On le constate dans l'articulation inter-caractère de par le nombre de compositions graphiques limité. Le degré de figement est également observable dans le lexique du chinois : le sens de l'unité 干净/幹淨 (gan1, jing4, propre) composé de « sec » (干/幹) et « propre » (淨/淨) est plus transparent que 吃力 (chi1, li4, pénible) dont un nouveau sens émerge à la suite de la combinatoire de « manger » (吃) et « la force » (力). Les expressions idiomatiques du chinois telles que le chengyu sont un exemple qui illustre la fixité de cette

langue à travers la polylexicalité. Comme le montre Figure 3, le chengyu³⁰ (Zhu, 2018b ; Bi, 2020 ; Wu, 2023) 马到成功/馬到成功 (ma3 dao4 cheng2 gong1 ; le cheval, arriver, achever, le succès) composé de quatre caractères 马/馬, 到, 成, 功 qui se structurent respectivement selon C₁₀³¹, C₁ (至 刂), C₉³² et C₁ (工 力) signifie « le succès initial », dont le sens littéral est le sens transparent du chengyu : « quand le cheval arrive, le succès s’accomplit ». Dans ce chengyu, on distingue deux syntagmes qui sont deux prédicats distincts : <Préd : 到> qui a comme Arg0 <马/馬> et <Préd : 成> qui a comme verbe support <成> ; la combinatoire de ces deux syntagmes forme ensuite le chengyu dont un sens global et figé émerge. De ce fait, la polylexicalité est présente de la composition intra-caractère à la construction d’une séquence figée³³, en passant par la combinatoire inter-caractère (des unités lexicales).

Figure 3

Unités des trois articulations du chinois.



3.3. Moule gestaltique et l'état chaotique des unités articulatoires

Jerome Packard (2000 : 21) déclare : « The characteristics of gestalt Chinese words are, [...], related to the characteristics of the components that make them up ». L'aspect gestaltique de l'écriture chinoise réside dans la façon dont les caractères sont perçus. L'unicité graphique étant l'un des traits reconnaissables et stéréotypiques de l'écriture chinoise est en effet la base de la combinatoire. L'existence des unités lexicales n'est possible que si l'unicité graphique des caractères est identifiée et considérée comme étant la base du signifiant. Il en est de même pour la

³⁰ Ce sont des expressions figées dont la plupart sont quadri-sinogrammiques. Nous avons compilé une base de données contrastive de chengyu, en libre accès sur <http://zhulichao.fr/projets.html#chengyu>, consulté le 26 septembre 2024.

³¹ C'est un idéogramme qui ne peut pas être décomposé en des blocs signifiants.

³² 成 ne peut pas être décomposé en des blocs signifiants.

³³ D'autres types d'expression du chinois témoignent également du figement et de la polylexicalité de par leur construction, par exemple le xie'hou'yu (Zhu, 2020).

phonie chinoise. L'unicité syllabique est également le résultat du gestaltisme, car les syllabes mélodiques chinoises dont le nombre est très limité (voir §1) sont mémorisées en tant que blocs : il est hors de question de prononcer séparément les voyelles composées (la syllabe /miao/ se prononce d'une seule traite). La perception gestaltique est d'autant plus prégnante pour l'écriture d'une langue idéogramme telle que le chinois : les caractères paronymiques sont nombreux. Cependant, un trait de plus ou de moins ou le non-respect à une composition graphique canonique d'écriture constitue une faute d'orthographe.

On remarque que l'invariant de ces moules est en réalité « la zone d'interface » : « La zone d'interface étant le lieu d'une intense dynamique se caractérisant par le chaos généralisé des échanges langagiers dans les différents groupes de la communauté linguistique avec l'extrême diversité dans le degré d'appropriation de la langue, la phrase, unité de cette interface, porte en elle tous les ingrédients de cette organisation chaotique » (Mejri & Mizouri, 2023 : 28). Si cette notion désigne une zone latente qui se situe au niveau de la phrase, où les virtualités des unités lexicales se réalisent pour produire des énoncés, elle peut, dans une moindre mesure, désigner des zones latentes qui existent dans les syllabes et les caractères chinois.

En effet, ces unités se trouvent constamment dans un état chaotique. Un caractère chinois est en réalité le résultat de l'une des réalisations possibles d'un ensemble de traits³⁴ à partir duquel commence la combinatoire lexicale. L'état chaotique se manifeste également au niveau du sens : la plupart des caractères chinois n'ont pas de compétences grammaticales, ils n'ont que des *prédispositions sémantiques* : le caractère-unité-morphème 手 (shou3) a le sens prépondérant « la main » en tant qu'unité, mais lorsqu'il se comporte comme un morphème, il doit se combiner avec d'autres caractères : 手机/手機 (shou3ji1, le téléphone) est composé de 手 et de 机/機 dont le sens prépondérant est « la machine », qui est lui-même un sens circonstancié induit *a posteriori* du sens de l'unité 机器/機器 (ji1qi4).

Finalement, le moule scriptural est étroitement lié à l'esthétisme et au besoin de mettre en avant la forme du signifiant. Par exemple, la calligraphie et le calligramme sont une autre forme de moule qui mettent en abyme l'acte de signifier (Cohen & Peignot, 2005 ; Zhu, 2017 ; Mejri & Zhu, 2023) de l'écriture chinoise.

³⁴ Sébastianoff (1995 : 114) estime que « pour 200 graphèmes[traits], par exemple, il existe en théorie 8 000 000 de combinaisons différentes de 3 unités, ce qui rend compte de l'impression contradictoire donnée par les caractères chinois d'être à la fois familiers et difficiles à reconnaître ». Si l'on demande à quelqu'un qui ignore l'écriture chinoise de faire le tracé d'un caractère, on y constate l'état chaotique du caractère.

De par le graphisme de la calligraphie, l'aspect scriptural du caractère retrouve sa genèse dans lequel s'enfouit le culturel.

Conclusion

Cet article est une ébauche d'une série de réflexions en linguistique générale, en linguistique contrastive et en phraséologie. Il ne s'agit pas d'appliquer simplement des concepts de linguistique générale à des faits de langue de la langue chinoise, mais plutôt d'adopter une approche d'analyse raisonnée à partir des données de phonie et de graphie du chinois, en partant de quelques principes linguistiques de base du fonctionnement du langage humain.

Il s'est avéré que la polylexicalité et le figement participent à tous les étages aux articulations de la langue chinoise, et de ce fait révèlent la prépondérance de la forme du système linguistique chinois³⁵, ce qui est vérifiable à travers les trois articulations de la langue chinoise régies par l'économie linguistique. Mais lorsque l'on identifie les unités de base et le schéma d'articulation, on se rend compte que les mouvements entre les articulations se font d'une manière similaire à celle des langues morfo-phonographiques.

Pour la suite de nos travaux, il serait pertinent de sonder la combinatoire et la phraséologie de la langue chinoise, à travers la construction de réseaux sémantiques à base de règles de combinatoire et au moyen de la traduction automatique propulsée par les grands modèles de langue tels que LLaMA, GPT, Mistral, etc.

Références citées

- Alleton, V. (2002). *L'écriture chinoise. Que sais-je ?*. Presses Universitaires de France.
- Alleton, V. (2008). *L'écriture chinoise, le défi de la modernité*. Albin Michel.
- Bi, Y. (2020). *Constructions figées en français et en chinois*. Éditions universitaires européennes.

³⁵ G. Guillaume (1990 : 39) stipule : « Le système, dans la langue, réside non pas dans le contenu qui est, hors système, tout ce qui peut se penser, mais dans la saisie généralisatrice et réductrice sous laquelle ce contenu se présente. Le système se dessine du côté de la forme ».

- Catach, N. (1979). Le graphème. *Pratiques : linguistique, littérature, didactique* 25, 21–32.
- Chen, N. (2005). The Special Methods of the Chinese Character Creation, *中国文字学报* [Le journal de l'écriture chinoise], <https://www.sinoss.net/uploadfile/2010/1130/4779.pdf>, consulté le 16 juillet 2024.
- Ch'ien, E. N.-M. (2007). Chinglais : l'art de Xu Bing. *跨文本跨文化* [Transtext(e)s Transcultures 2], 48–58.
- Cohen, M. & Peignot, J. (2005). *Histoire et art de l'écriture*. Robert Laffont.
- Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français. Les noms composés et autres locutions*. Ophrys.
- Guillaume, G. (1990). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948–1949, Grammaire particulière du français et grammaire générale (IV), série C, tome 3*. Presses de l'Université Laval.
- Hu, R., Cao, B. & Du, J. (2013). Research on Phonetic Symbols of Phonograms in Chinese Mandarin. *Journal of Chinese Information Processing* 27(3), 41–47.
- Le Blanc, C. (1982). Écriture et livre en Chine. *Études françaises* 18(2), 19–35.
- Martinet, A. (1970). *Éléments de linguistique générale*. Armand Colin.
- Martinet, A. (1992). Graphie et phonie : esquisse d'une convergence. *Lidil* 7, 9–17.
- Mejri, S. (1997). *Le figement lexical. Descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Publications de la Faculté des lettres de La Manouba.
- Mejri, S. (1999). Unité lexicale et polylexicalité. *Linx* 40, 79–93.
- Mejri, S. (dir.). (2004). *Polysémie et polylexicalité*. Syntaxe & sémantique. Presses universitaires de Caen.
- Mejri, S. (2009). Le mot, problématique théorique. *Le Français Moderne* 77(1), 68–82.
- Mejri, S. (2018a). Les pragmatèmes et la troisième articulation du langage. *Verbum* 40(1), 7–19.
- Mejri, S. (2018b). L'unité lexicale au carrefour du sens. La troisième articulation du langage. Dans X. Blanco, & I. Sfar (éds.), *Lexicologie(s). Approches croisées en sémantique lexicale* (19–49). Peter Lang.
- Mejri, S. (2023). Prédicats, sens, polylexicalité et figement : un parcours heuristique. *Neophilologica* 35, 1–40.
- Mejri, S. & Mizouri, I. (2023). L'analyse prédicative : éléments méthodologiques. *Synergies Tunisie* 6, 17–67.
- Mejri, S. & Zhu, L. (2023). Polylexicalité et iconicité. *Synergies Tunisie* 6, 209–236.
- Mortureux, M.-F. (1997). *La lexicologie entre langue et discours*. SEDES.
- Neveu, F. (2011). *Dictionnaire des sciences du langage (2e édition revue et augmentée)*. Armand Colin.
- Odinye, S. I. (2015). Phonology of Mandarin Chinese: Pinyin vs. IPA. *Quarterly Journal of Chinese Studies* 4(2), 51–58.

- Packard, J. L. (2000). *The Morphology of Chinese: A linguistic and cognitive approach*. Cambridge University Press.
- Polguère, A. (2016). *Lexicologie et sémantique lexicale. Notions fondamentales. 3e édition*. Les Presses de l'Université de Montréal.
- Rondal, J.-A. (2019). *Langage et langues. Abrégé de psycholinguistique*. L'Harmattan.
- San, D. (2007). *The Phonology of Standard Chinese* (2nd ed.). Oxford University Press.
- de Saussure, F. (1974). *Cours de linguistique générale* (publié par Ch. Bally et A. Sechehaye avec la collaboration de A. Riedlinger). Payothèque.
- Sébastienoff, F. (1995). La double articulation graphique dans l'écriture du chinois. *La linguistique* 31(2), 103–115.
- Sébastienoff, F. (1999). Le syllabogramme dans l'écriture du chinois. *La linguistique* 35(1), 51–63.
- Wu, J. (2023). *Esquisse d'un système proverbial – Étude comparative des proverbes français, chinois et espagnols*. Thèse de doctorat, Sorbonne Université.
- Wu, Y. (2010). Le vocable en chinois. *Vitalité de la psychomécanique du langage. L'Information Grammaticale* 126, 17–21.
- Zhu, L. (2017). Pour une notion de moule dans le figement. *Les cahiers du dictionnaire* 8, 97–109.
- Zhu, L. (2018a). Phraséologie en chinois : la motivation par l'écriture. *Estudos Linguísticos e literário* 60, 252–266.
- Zhu, L. (2018b). Chengyu : entre expression figurative et moule locutionnel. Dans A. Pamies, I. M^a Balsas & A. Magdalena (éds), *Lenguaje figurado y competencia interlingüística (I) Aspectos teóricos* (165–174). Editorial Comares.
- Zhu, L. (2020). Xiehouyu et sa traduction. Dans G. Achard-Bayle & C. Durieux (éds), *Cognitivism et Traductologie. Approches sémantiques et psychologiques* 6 (167–177). Classiques Garnier.